Première année N° 51 Dimanche 15 janvier 1865

# LE SAUVEUR DES PEUPLES

**ABONNEMENTS**
Bordeaux (ville).—Un an . . 6 fr.
Départements et Algérie . . 7 fr.
Etranger continental. . . . . 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois 3 fr. 50
Départements et Algérie . . . 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires; à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

**AVIS**
Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ — Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Matthieu, XXII, V. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, V. 21.)

VÉRITÉ — Je suis le chemin, la vérité et la vie. (Jean, XIV, V. 6.)

## AVIS

Le 1er février prochain, le *Sauveur des Peuples* entrera dans sa deuxième année d'existence. Nous prions nos abonnés qui sont dans l'intention de renouveler leur abonnement, de nous en faire parvenir le montant, afin d'éviter tout retard dans la réception du journal.

---

## THÉORIE NOUVELLE
## DE M. LE DOCTEUR GUYOMAR

Dans une brochure toute récente (1), dédiée à M. le marquis du Planty, docteur en médecine, président de la société de magnétisme de Paris, M. le docteur Guyomar annonce au monde savant qu'il a découvert le siége de la pensée, du moi, que Descartes plaçait autrefois dans la glande pinéale. Le philosophe avait commis une erreur, d'après M. Guyomar, puisqu'il l'a trouvée, lui, dans le cœur ou plutôt dans *la vibration*, dans le *bruit du cœur*.

M. le docteur Guyomar s'explique. Ce n'est pas dans le *tic-tac* de cet organe, constaté par l'auscultation, tic-tac qui correspond aux pulsations des artères produites par les mouvements d'aspiration et d'expulsion du sang, qu'il rencontre la pensée. Non; c'est dans *une sorte de mouvement vital ou de frémissement vibratoire qui accompagne, enveloppe et pénètre ce tic-tac*.

Partant de cette donnée, c'est là, dit M. Guyomar, dont nous respectons l'opinion, fruit de recherches et d'observations sérieuses, c'est là que réside l'Esprit de l'homme, son âme, cet inconnu, ce *quid ignotum*, vainement recherché jusqu'ici. Puis, il est amené à dire que tous les phénomènes produits par le magnétisme, le somnambulisme et le Spiritisme, ne sont que le résultat du déplacement, du transport du cœur au cerveau, de ce *frémissement vibratoire*, âme de tout être humain.

« Il a constaté, dit-il, que, sur un grand nombre de somnambules, durant le passage si subit et si remarquable de l'état de veille au somnambulisme et à l'extase, la *vibration spirituelle* ou le *frémissement vital* s'exhale et disparaît du cœur pour n'y laisser plus percevoir qu'un *tic-tac*, d'ailleurs parfaitement calme et régulier, » et il en tire cette conséquence : « Evidemment il s'est opéré là un dédoublement de la vie humaine du cœur. Si, dès ce moment, l'on consulte le cerveau, *au niveau des régions temporales*, l'on y découvre une vibration harmonieuse spéciale, *sui generis*, généralement continue comme le bruit de l'infini ou comme celui d'un vent impétueux, bruit de souffle ou plutôt de flamme, en tout point analogue à la vibration ou au frémissement qui, tout à l'heure, durant l'état de veille, résidait à la région gauche du thorax et qui s'y confondait avec le tic-tac organique. »

Nous sommes loin de penser que les procédés du magnétisme humain n'amènent pas dans les fonctions organiques de l'individu soumis à son action, des modifications sensibles, profondes même. Nous avons eu souvent des preuves de ces faits, tant au point de vue de la thérapeutique que des manifestations spiritualistes. Nous admettons et nous croyons fermement, au contraire, qu'il se produit alors vers la région cérébrale du sujet, une accumulation de forces dans l'examen desquelles nous n'entrerons pas quant à présent, cela nous détournerait trop du simple examen critique de l'opinion de l'auteur de la brochure. Nous y reviendrons plus tard.

Nous irons même plus loin, nous admettrons avec le docteur Guyomar que, dans les phénomènes du Spiritisme, chez beaucoup de médiums, psychographes surtout, de même que chez quelques-uns des médiums à effets physiques, même inconscients, il y a aussi une certaine modification du côté de la région cervicale, tandis que les battements du pouls sont dans des rapports normaux avec les battements du cœur. C'est ainsi que nous avons constaté, avec des médiums, entre autres l'un de nos amis, très versé dans les études physiologico-psychologiques, et aujourd'hui médecin en chef d'un asile, que chez certains médiums à effets physiques, tandis que la pupille paraissait un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire, le pouls et le cœur étaient dans un état d'isochronisme parfait, sans agitation anormale. Ce résultat est le même quand on s'est livré volontairement à un travail de l'esprit, attentif et soutenu.

Il y a une différence entre cet état et celui qu'on peut constater chez l'individu qui se livre à un travail corporel pénible. Chez celui-ci, il y a agitation du pouls, par conséquent activité surexcitée du tic-tac organique du cœur, en même temps que dilatation de la pupille.

Cette remarque ne nous fera cependant pas conclure, avec M. Guyomar, que dans les phénomènes spirites, c'est l'esprit de l'homme qui est passé de son cœur dans son cerveau, bien que

(1) *Recherches physiologiques et philosophiques sur le Magnétisme, le Somnambulisme et le Spiritisme.* — Paris, Adrien Delahaye. libraire-éditeur, place de l'Ecole-de-Médecine.

nous admettions avec lui que le cerveau soit l'organe destiné à réfléchir la pensée provenant de l'Esprit, à transmettre ses ordres aux appareils de la vie de relation, chargés de les traduire. C'est ainsi que la touche du piano est l'organe qui, sous le doigt de l'exécutant, transmet l'impression de celui-ci à la corde de métal, vibrant sous l'action du marteau, laquelle impression se traduit extérieurement au moyen des ondulations de l'air ambiant.

Si nous sommes d'accord avec M. le docteur Guyomar sur ce point : que le globe encéphalique est l'organe réflecteur de la pensée, nous nous éloignons de lui, en tant que manifestations spirites, au sujet de l'agent qui confie cette pensée au cerveau pour la faire parvenir du monde invisible au monde extérieur. A sa théorie, nous opposons celle du Spiritisme, et l'on jugera.

Le *moi de l'être humain est au cœur*, nous dit M. Guyomar (p. 38). Très bien, nous ne voulons pas vous contrarier, mais vous ne le connaissez pas ce *moi*, vous ne nous le montrez que par un fait que vous lui attribuez, ce *frémissement spirituel* qui ne peut être qu'un effet et non une cause. Vous nous indiquez son siége; vous nous dites : « Il est là, et il émigre par ici. » Très bien encore, si vous le voulez, mais, une fois encore aussi, quel est-il, lui, cet agent? Vous ne l'avez pas plus vu dans le cœur que le philosophe dans la glande pinéale ou nœud vital, puisqu'il est invisible et qu'il a échappé aux recherches de votre scalpel.

Que vous ayez entendu quelque chose avec votre *Cardioscope*, nous sommes loin de vouloir le contester; mais ce dont nous doutons encore, c'est qu'à l'aide des nouveaux instruments, *Brémoscope* ou *Pneumatoscope*, que vous vous proposez d'inventer, vous soyez mieux en état de *voir* l'agent générateur de la pensée, du *moi* humain, qui a établi, selon vous, son domicile dans la région précordiale ou mieux dans le cœur, et qui ne permet pas à d'autres qu'à lui de disposer de ses moyens d'actions, l'égoïste !

S'il arrivait, contre notre attente, que vous fissiez cette découverte, nous espérons que vous voudrez bien nous dire si c'est dans l'oreillette ou dans le ventricule gauches que siége l'Esprit de l'homme; car l'Esprit, c'est la vie, et nous ne supposons pas que l'objet de votre recherche se trouve dans la portion droite du cœur, qui n'est que le réceptacle de matériaux impropres à entretenir les fonctions vitales, tant qu'ils n'ont pas subi le contact de l'air dans les poumons, pour arriver régénérés, revivifiés dans les cavités gauches de ce viscère.

Avant d'examiner la théorie de M. le docteur Guyomar d'une manière plus détaillée et de relever les erreurs qu'il commet dans son appréciation du Spiritisme, dans ses causes et ses effets, nous lui rendrons cette justice qu'il a dû commettre ces erreurs de bonne foi.

Bien qu'il matérialise cette émanation de l'Esprit, la pensée, et localise dans les fibres du cœur, sans doute, cet agent subtil qui jusque-là avait échappé à toutes les recherches, M. Guyomar fait sa profession de foi d'une manière très nette, il se déclare spiritualiste. Cela ne nous étonne en rien, puisqu'il est magnétiseur, et que le magnétisme conduit inévitablement à la reconnaissance de la double essence, matérielle et corporelle de la nature humaine. Et cependant, au milieu de cette profession de foi spiritualiste, l'auteur se prend à se demander à lui-même s'il n'est pas « le plus matérialiste de tous, en soutenant que l'Esprit, ou plutôt la vie, la vie elle-même, se manifeste à nous par des signes sensibles, et qu'il n'y a pour l'être humain, tant qu'il est vivant ici-bas, d'autre vie réelle ou invisible que celle-là? » Enfin, parce qu'il démontre « par l'oreille que cette vie existe réellement, qu'elle est libre, indépendante et mobile en nous... Courons sus à la vérité, dit-il, et sans crainte; nous pouvons, sinon la saisir dans son entier, du moins la sentir et l'apercevoir assez nettement. Il y aura sans doute toujours des mystères pour l'homme rivé à la terre; mais notre cœur est haut, notre front est large et notre œil est profond. Et pourquoi *l'Esprit infini, qui a été mis en nous*, ne nous aiderait-il pas à pénétrer indéfiniment les profondeurs d'en-haut! Si nous ne pouvons connaître les choses de l'Esprit, à qui seraient-elles révélées, et que nous sert d'en parler sans cesse? L'on ne nous a pas dit comme à la mer : « Tu t'arrêteras ici et tu n'iras point au-delà; » mais au contraire : « Plane dans les cieux. »

M. Guyomar a raison de croire au progrès infini de l'Esprit humain, qui sonde toutes choses, mais il a tort de penser que, dans son court passage sur la terre, tout ce qui lui est encore caché doit lui être révélé, car malgré la largeur du front de l'homme et la profondeur de son œil, la Sagesse infinie ne lui permettra de voir que les lumières que son front et son œil seront en état de supporter.

Si, au lieu de passer quatre années à écouter le *frémissement vibratoire du cœur*, l'honorable docteur eût consacré quatre mois de ce temps à étudier le Spiritisme, qu'il paraît ne pas connaître suffisamment, à en juger par la manière dont il en parle, il aurait appris des choses importantes qu'il ignore. Il aurait appris que l'existence terrestre de l'Esprit humain n'a même pas la valeur d'une seconde dans la durée de l'éternité, de l'immortalité, qu'il admet pourtant. Il comprendrait alors que notre Esprit, par cela même qu'il est soumis à la loi du progrès, ne peut arriver d'emblée à la connaissance de toute la Vérité, qui est infinie comme Dieu lui-même, puisque c'est l'un de ses attributs, et que ce ne sera qu'au fur et à mesure de nos existences progressives que nous en acquérerons des parcelles nouvelles.

Nous bornons aujourd'hui notre examen à l'ensemble de la brochure de M. le docteur Guyomar; nous y reviendrons pour l'apprécier en détail et relever les erreurs de sa théorie, notamment en ce qui concerne le Spiritisme.

A. Lefraise.

(*A continuer.*)

## OUI,

### ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

La question que nous avons posée dans notre numéro du 18 décembre dernier, est aujourd'hui résolue de la manière la plus affirmative. Et c'est le célèbre romancier lui-même qui s'est chargé de la résoudre.

Nous ne voulons pas dire cependant, en annonçant qu'il est spirite, qu'Alexandre Dumas soit un adepte déclaré de la doctrine du Spiritisme et qu'il la mette en pratique. Non, ce serait étendre notre affirmation au-delà de ce que nous savons. Nous nous expliquons en disant que les phénomènes, dont la science spirite nous démontre la réalité, sont parfaitement admis par l'illustre écrivain.

C'est lui-même qui nous en donne la preuve dans un grand nombre de ses œuvres littéraires, et notamment dans *le Testament de M. de Chauvelin*, où nous trouvons des médiums voyants et un fait d'écriture directe par l'Esprit de son héros.

M. de Chauvelin, ami intime et confident du roi Louis XV, se plaisait plus à la cour que sur sa terre de Grosbois, où vivait Madame de Chauvelin, sa femme, entourée de ses deux fils, qu'elle aimait tendrement et dont l'éducation était confiée à un jeune abbé. Madame de Chauvelin recevait peu de monde; sa compagnie la plus habituelle était celle du Père Delar, son confesseur.

Au moment où se passait la scène que nous extrayons du livre d'Alexandre Dumas, Madame de Chauvelin se promenait dans le parc de son château, en compagnie de son confesseur, tandis que ses deux fils, jouaient un peu plus loin avec leur précepteur.

« Il y avait un immense calme mêlé à une splendeur infinie dans toute la nature.

Au milieu de ce calme, sept heures sonnèrent à l'horloge du château, et vibrèrent longtemps dans la brise du soir.

Tout à coup la marquise, qui faisait ses adieux au camaldule, poussa un grand cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda le révérend père en revenant sur ses pas, et qu'avez-vous, madame la marquise ? — Moi, rien ! rien ! Oh ! mon Dieu !... Et la marquise pâlit visiblement. — Mais vous avez crié !... Mais vous avez éprouvé une souffrance quelconque !... Mais dans ce moment même vous pâlissez. Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! qu'avez-vous ? — Impossible. Mes yeux me trompent. — Que voyez-vous ? dites, dites, madame. — Non, rien.

Le camaldule insista.

— Rien, rien, vous dis-je, reprit madame de Chauvelin. Rien.

Et sa voix expira sur ses lèvres, et son regard resta fixe, tandis que sa main, blanche comme une main d'ivoire, se levait lentement pour indiquer un objet que le moine ne voyait pas.

— Par grâce, madame, insista le père Delar, dites-moi ce que vous voyez. — Oh ! je ne vois rien ; non, non, c'est de la folie ! s'écria madame de Chauvelin, et cependant... oh ! mais regardez donc, regardez donc ! — Où cela ? — Là, là, voyez-vous ? — Je ne vois rien. — Vous ne voyez rien, là, là ?... — Absolument rien ; mais vous, madame, vous, dites, que voyez-vous ? — Oh ! je vois, je vois... mais non, c'est impossible. — Dites. — Je vois monsieur de Chauvelin en habit de cour, mais pâle et marchant à pas lents ; il a passé là, là. — Mon Dieu ! — Sans me voir ! comprenez-vous ? et s'il m'a vue, sans me parler ! ce qui est plus étrange encore. — Et dans ce moment-ci, le voyez-vous toujours ? — Toujours.

Et le doigt et les yeux de la marquise indiquaient la direction que suivait le marquis, resté invisible aux regards du père Delar.

— Et où va-t-il ? madame. — Du côté du château ; il passe là, près du grand chêne, là... il effleure le banc. Tenez, tenez, le voilà qui s'approche des enfants ; il tourne derrière le massif. Il disparait. Oh ! si les enfants sont toujours où ils étaient, il est impossible qu'ils ne le voient pas.

Au même instant, un cri retentit qui fit tressaillir madame de Chauvelin.

C'étaient les deux enfants qui venaient de pousser ce cri.

Il avait résonné si triste et si lugubre dans l'espace et dans les ténèbres, que la marquise faillit tomber à la renverse.

Le père Delar la retint entre ses bras.

— Entendez-vous ? murmura-t-elle, entendez-vous ? — Oui, répondit le père Delar, un cri, en effet, a été poussé.

Presque aussitôt la marquise vit, ou plutôt sentit accourir ses deux enfants. Leur course rapide, haletante, sonnait sur le salpêtre des allées.

— Ma mère ! ma mère ! avez-vous vu ? cria l'aîné. — Ma mère ! ma mère ! avez-vous vu ? cria le plus jeune. — Oh ! madame, ne les écoutez pas, disait l'abbé, courant derrière eux, s'essoufflant à les atteindre, tant leur course était rapide. — Eh bien ! mes enfants, qu'y a-t-il ? demanda madame de Chauvelin.

Mais les deux enfants ne répondirent pas, et seulement se pressèrent contre elle.

— Voyons, dit-elle en les caressant, que s'est-il passé ? parlez.

Les deux enfants se regardèrent.

— Parle, toi, dit l'aîné au plus jeune. — Non, toi, parle. — Eh bien ! maman, dit l'aîné, n'est-ce pas que vous l'avez vu comme nous ? — Entendez-vous ? s'écria la marquise dont les bras se levèrent au ciel ; entendez-vous, mon père ?

Et elle étreignit de ses mains glacées la main frissonnante du camaldule.

— Vu ? qui vu ? demanda celui-ci en frémissant. — Mais mon père, dit le plus jeune des deux enfants ; ne l'avez-vous pas vu, ma mère ? il venait de votre côté cependant, il a dû passer tout près de vous. — Oh ! quel bonheur, dit l'aîné en frappant ses mains l'une contre l'autre, voilà papa qui revient.

Madame de Chauvelin se tourna vers l'abbé.

— Madame, dit celui-ci, qui comprit son regard interrogateur, je puis vous assurer que ces messieurs se trompent quand ils prétendent avoir vu monsieur le marquis. J'étais près d'eux, et j'affirme que personne... — Et moi, monsieur, dit l'aîné, je vous dis que je viens de voir papa comme je vous vois. — Fi ! monsieur l'abbé, fi ! que c'est laid de mentir ! dit le plus jeune des deux enfants. — C'est étrange ! fit le père Delar.

La marquise secoua la tête.

— Ils n'ont rien vu, madame, répéta le précepteur ; rien, absolument rien. — Attendez, fit la marquise.

Puis, s'adressant à ses deux fils, avec ce doux accent maternel qui fait sourire Dieu :

— Mes enfants, dit-elle, vous dites que vous avez vu votre père ? — Oui, maman, répondirent ensemble les deux enfants. — Comment était-il habillé ? — Il avait son habit de cour rouge, son cordon bleu, une veste blanche brodée d'or, une culotte de velours pareille à l'habit, des bas de soie, des souliers à boucles, et son épée au côté.

Et tandis que l'aîné détaillait le costume de son père, le cadet faisait de la tête des signes d'approbation.

Et pendant que le cadet faisait des signes d'approbation, madame de Chauvelin, d'une main de plus en plus glacée, serrait la main du camaldule. C'était ainsi qu'elle avait vu passer son mari.

— Et n'avait-il rien de particulier, votre père ? dites. — Il était très pâle, dit l'aîné. — Oh ! oui, bien pâle, dit le plus jeune, on eût dit un mort.

Tout le monde tressaillit, mère, abbé, confesseur, tant était grande l'expression de terreur que l'on pouvait reconnaître dans les paroles de l'enfant.

— Où allait-il ? demanda enfin la marquise d'une voix qu'elle voulait en vain affermir. — Du côté du château, dit l'aîné. — Moi, dit le cadet, en courant je me suis retourné, et je l'ai vu montant le perron. — Entendez-vous ? entendez-vous ? murmura la mère à l'oreille du moine. — Oui madame, j'entends, mais j'avoue que je ne comprends pas. Comment monsieur de Chauvelin aurait-il passé à pied la grille sans s'arrêter devant vous ? Comment aurait-il passé devant ses fils sans s'arrêter encore ? Comment enfin serait-il entré dans le château sans que personne du service l'ait aperçu, sans qu'il ait demandé personne ? — Vous avez raison, dit l'abbé, et tout cela est frappant de vérité. — D'ailleurs, continua le père Delar la preuve peut se faire bien aisément. — Nous allons y voir, s'écrièrent les deux enfants en s'apprêtant à courir vers le château. — Et moi aussi, dit l'abbé. — Et moi aussi, murmura la marquise. — Madame, répondit le camaldule, vous voilà tout agitée, toute blanche d'épouvante, et quand ce serait monsieur de Chauvelin, j'admets que ce soit lui, y a-t-il donc de quoi s'effrayer ? — Mon père, dit la marquise en regardant le moine, s'il était venu ainsi, mystérieux et seul, ne trouvez-vous point que l'événement serait bien étrange ? — Voilà pourquoi nous nous sommes tous trompés madame. Voilà pourquoi il faut croire que sans doute quelque étranger se sera introduit, un malfaiteur peut-être. — Mais un malfaiteur, si malfaisant qu'il soit, dit l'abbé, a un corps, et ce corps, vous l'eussiez vu et moi aussi, mon père, tandis que voilà justement ce qu'il y a d'étrange : madame la marquise avec ces messieurs ont vu, et il n'y a que nous qui n'avons pas vu. — N'importe, reprit le moine, dans l'un ou l'autre cas, il serait peut-être mieux que madame la marquise et ses enfants se retirassent dans l'orangerie, tandis que nous, nous irons au château ; nous appellerons les gens, et nous nous assurerons de ce qui est arrivé. Allez, madame, allez.

La marquise était sans force ; elle obéit machinalement, et se retira dans l'orangerie avec ses deux fils, sans avoir un seul instant perdu de vue les fenêtres du château.

Puis, s'agenouillant :

— Prions toujours, mes fils, dit-elle, car il y a une âme qui me sollicite à prier en ce moment.

*(La suite au prochain numéro.)*

# COMMUNICATIONS SPIRITES

## SAÏD LE PORTEUR D'EAU

GUELMA (Algérie). — **Médium : X....**

*Évocation d'un indigène difforme et idiot appelé Saïd, qui s'est noyé involontairement dans la Seybouse, près Guelma.*

Ce que je suis! je suis dans une position meilleure que lorsque j'étais le pauvre diable de Saïd. Comme vous l'aviez bien flairé, j'ai été précédemment un personnage Algérien, qui s'est vautré dans les plaisirs sensuels. J'ai été possesseur de nombreux esclaves que je n'ai pas toujours bien traités; enfin j'avais abusé de tous les dons du Créateur.

J'ai été un riche propriétaire à Alger même, et j'ai eu le cœur assez dur pour séparer la mère de son enfant sur la place de Babazoun... La mère flattait mes sens, l'enfant me gênait; j'achetai la mère et laissai acheter l'enfant par un autre. Ni les supplications de cette pauvre mère qui me baisait les genoux, de ce pauvre enfant qui me tendait les bras ne m'ont touché, rien ne m'a ému... le cœur dur comme le roc de la Pointe-Pescade, je n'abandonnai pas ma résolution et m'enfuis dans mon repaire avec mon trésor que je venais d'assassiner en lui déchirant le cœur.

J'étais intelligent, beaucoup trop pour mon malheur, comparativement à ma moralité ; et le pauvre Saïd de Guelma n'était que la juste réparation ! ! Il a porté l'eau à la mère de l'enfant ; Dieu a voulu ce rapprochement pour lui infliger la peine du talion.

Je la reconnaissais sans le savoir ; car toute française qu'elle était, il me semblait l'avoir déjà vue, et je vous avouerai que malgré tous mes torts précédents, si je l'avais trouvée seule, j'aurais peut-être encore cherché à assouvir sur cette femme une malheureuse passion qui me poursuit depuis longtemps. J'ai donc été son porteur d'eau, après avoir été son roi ! J'ai expié un peu, car ma vie a été une longue vie de philosophie, mangeant, buvant, et ne m'occupant de rien... Vous dire mes souffrances, c'est impossible... Je souffrais sans savoir de quoi.

## LA MER

BORDEAUX. — **Médium : M^r J. C. A. R.**

J'écoutais tout pensif cette voix mugissante
Que la mer en courroux projette sur les flots.
Je suivais du regard la vague blanchissante
Lançant jusques au ciel l'écume de ses eaux....
Et je disais tout bas : pourquoi tant de colère,
O mer, qui toujours gronde et ne sourit jamais?
Si Dieu ne t'arrêtait dans ta fureur altière,
Loin du lit qui t'étreint, que de maux tu ferais!...
Mais sa puissante main te gouverne et te dompte :
Il marqua de son doigt ta limite avec soin,
Et quand sur tes bords nus tu bondis, fière et prompte,
Il t'arrête et te dit : « Tu n'iras pas plus loin!... »
Si, libre, tu pouvais, ainsi que la gazelle,
T'élancer sur nos monts, dans nos plaines, nos champs,
Tu porterais la mort partout, ô mer cruelle,
Et la terre en entier périrait dans tes flancs!
Mais tu rugis en vain comme un tigre en sa cage
Qui veut la liberté, l'espace, le désert :
Tu dois user tes flots au sable de la plage,
Ainsi que lui ses dents à sa prison de fer.
N'as-tu donc pas déjà fait assez de victimes,
Impitoyable mer!... Qui jamais comptera
Tous les corps engloutis dans tes profonds abîmes,
Et les trésors cachés que ton sein dévora!...
Alors dans ma pensée inflexible et profonde,
Le regard arrêté sur cette immensité,
J'évoquai tous les morts ensevelis dans l'onde,
Convaincu que l'Esprit vit dans l'Eternité!
Le soleil, au déclin de sa course rapide,
Teignait les flots amers de ses reflets sanglants.
Soudain il s'éleva de cette plaine humide,
Des clameurs et des cris, des fantômes tremblants;
Leur forme tout d'abord me parut incertaine :
C'était comme un brouillard montant du sein des eaux,
Puis je pus les compter, ils étaient par centaine;
Ils allaient, ils couraient, ils volaient sur les flots!...
Et j'entendais leurs cris, leurs plaintes, leurs alarmes;
Un vaisseau se forma sous mes yeux étonnés,
Les uns montaient aux mâts, d'autres couraient aux rames;
Les cordages tombaient sous les vents déchaînés.
La tempête augmentait.... Tous étaient pleins de crainte :
Des femmes, des enfants, sur le pont à genoux
Priaient le Dieu puissant et la madone sainte,
Et, l'œil au ciel, disaient : O Seigneur, sauvez-nous!...

*(La fin au prochain numéro.)*

Le *Médium Évangélique*, de Toulouse, nous racontait dans son numéro du 31 décembre dernier, une singulière fantaisie qu'il attribue à deux dévotes de qualité.

Une visière de casquette, de *couleur rouge*, fut remise au bureau du journal à l'adresse de M. le directeur du *Médium*, afin que le *suppôt de Satan* fut reconnu par cette marque distinctive et qu'on pût se mettre en garde à son approche.

Le *Sauveur des Peuples* vient aussi de recevoir un témoignage du goût raffiné d'un dévot ou d'une dévote du même genre.

Nous avons reçu jeudi dernier un exemplaire du dernier numéro du *Sauveur des Peuples*, affranchi et portant le timbre postal de Toulouse, sans aucune autre indication de sa provenance.

Au bas, nous avons trouvé, écrits à l'*encre rouge* (couleur identique à la visière du médium), ces mots singuliers : « *Charlatanisme à dénoncer au Gouvernement, comme n'étant propre qu'à troubler l'esprit.* » Cette bizarre pensée nous ferait supposer que celui qui l'a écrite, s'il n'a pas étudié le Spiritisme qui, à son dire, lui aurait troublé l'esprit, doit le trouble de son état mental à une cause inverse : c'est un cas de spiritophobie.

Quant à la dénonciation qu'il requiert, nous lui offrons nos colonnes pour la répandre.

Nous lui ferons cependant observer que sa pétition aura peu de chances de réussite, car le Gouvernement n'ignore pas les progrès du Spiritisme, puisque chaque jour se fondent de nouveaux organes pour le défendre, et qu'enfin des sociétés s'établissent avec son autorisation.

Nous avons reçu, cette semaine, une lettre portant cette signature : l'*Almanach spirite*, lettre dans laquelle, au milieu d'une foule de récriminations exprimées d'une manière peu fraternelle, son auteur nous menace de ne pas nous faire figurer, l'année prochaine, dans sa galerie, si ce n'est avec des couleurs de son choix.

Nous n'avons rien à répondre à cette épître où l'auteur se drape fièrement dans son manteau anonyme; nous ne le suivrons pas dans cette voie.

*Le Directeur-gérant,* A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.